

1811

Antoine Fabre d'Olivet

NOTIONS SUR LE SENS DE L'OUÏE EN GÉNÉRAL

et en particulier
sur la guérison de
Rodolphe Grivel,
sourd-muet de naissance
en une série de lettres

Domaine public

Éditions du Fox

NOTICE PRÉLIMINAIRES (de la première édition)

Une lettre écrite par un étudiant en théologie, nommé Lombard, à MM. les rédacteurs de la *Gazette de France*, et publiée dans cette feuille le 5 mars 1811, annonça le bonheur que j'avais eu de procurer l'usage de l'ouïe et de la parole au jeune Rodolphe Grivel, sourd-muet de naissance, alors élève de l'Institution des sourds-muets, sous la direction de M. Sicard.

Dans un siècle moins éclairé et sous un gouvernement moins protecteur des sciences, une pareille publication m'aurait alarmé sans doute ; mais si je l'avais redoutée, je ne m'y serais pas exposé ; j'aurais su, comme quelques anciens m'en avaient donné le précepte et l'exemple, étudier la Nature en silence, et garder soigneusement ses secrets. Le mot de Fontenelle me serait revenu en mémoire ; et, au lieu de fermer seulement la main, ainsi qu'il le conseille, je l'aurais encore enveloppée de mon manteau, Mais s'il est des temps de ténèbres, il en est aussi que la lumière favorise de ses rayons. On n'est plus magicien, hérétique, ni sorcier dans un Empire où, le Monarque semant sa carrière de prodiges et ne relevant que de Dieu seul, le peuple n'est plus livré à des superstitions étrangères. Là où s'éteignent les flambeaux du Fanatisme, s'allument toujours ceux de la Vérité. On peut essayer, pour faire le bien, les forces de la Nature, et sortir du sentier vulgaire, sans craindre des traits émoussés que l'ignorance elle-même désavoue. La calomnie peut, il est vrai, poursuivre encore celui qui ose reculer les bornes de l'esprit humain ; car les hommes en général, et surtout ceux qui se croient savants, souffrent difficilement qu'on leur dise qu'ils ne sont pas au faite de la science. La frivolité oisive et la paresse envieuse peuvent aussi lancer quelques sarcasmes, et

feindre de rire aux grimaces du ridicule : mais quel est l'homme si faible de courage, qui, s'étant dévoué au service de l'humanité, reculerait devant de tels ennemis ? S'il méprise la fortune, s'il sait apprécier la gloire, si sa vie ne lui paraît que ce qu'elle est réellement, un dépôt passager dont le bon usage constitue le prix, n'est-il pas à l'abri de leurs atteintes ? Fort de sa conscience et fier de l'avenir, ne sait-il pas que le triomphe de la vérité, pour être retardé, n'en est pas moins irrésistible ?

Poussé par des motifs désintéressés et voulant offrir au monde savant un phénomène rare, que je croyais propre à résoudre un des problèmes les plus difficiles de la philosophie, celui de l'origine de la parole et de la formation des idées, j'ai mis à profit quelques connaissances puisées dans les traditions de l'Orient ; et, tentant une expérience hardie que la Providence a daigné seconder, j'ai ouvert l'oreille d'un jeune sourd-né, et je l'ai mis à même de converser avec ses semblables, en jouissant comme eux des avantages de la parole. Cette expérience a été attaquée comme elle devait l'être nécessairement. On a tâché d'en corrompre les motifs ; on a voulu faire douter de son succès, on a répandu les bruits les plus disparates et les plus injurieux. Si je n'avais recherché qu'une gloire frivole, ou moins encore qu'un bas intérêt, j'aurais habilement profité de cette agitation pour faire un bruit utile, et attirer à moi une foule de malades toujours crédules, et toujours prompts à se livrer au premier présomptueux qui s'offre à les guérir : mais il est, quoi qu'on en dise, des sentiments plus nobles dont on peut être animé.

Lorsque je me suis déterminé à livrer à l'impression les lettres amicales qui vont suivre, ç'a été moins pour répondre à quelques diatribes éphémères que pour rendre compte au Public des motifs de ma conduite, lui mettre sous les yeux les résultats de mon

expérience, et faire que les vrais philosophes et les hommes pensants puissent en retirer les fruits que je me suis promis. Je me flatte que si leur attention n'est point trop distraite, et qu'ils veuillent bien m'accorder une confiance exempte de préventions, ils pourront, outre les données préalablement nécessaires à la solution du problème métaphysique dont j'ai parlé, y trouver encore des notions assez étendues sur la constitution physique du sens de l'ouïe, pour concevoir comme moi les causes qui s'opposent à son développement, et peut-être pour en découvrir le remède.

Mais comme l'utilité d'une expérience dépend beaucoup de son authenticité, je vais rapporter les faits qui peuvent l'établir, en faisant connaître le jeune homme qui en a été l'objet : je répondrai ensuite en peu de mots aux principales objections qu'on a élevées.

Rodolphe Grivel est né à Aubonne en Suisse, le 15 mai 1796, d'un père et d'une mère bien constitués, mais qui eurent bientôt la douleur de s'apercevoir que leur fils était menacé d'une surdité absolue. Les soins infructueux que les deux médecins d'Aubonne, MM. Gay et Prelaz, lui donnèrent dès les premiers mois après sa naissance, les confirmèrent dans leurs craintes, et les laissèrent sans espoir lorsqu'ils virent cet enfant, parvenu à l'âge de deux ou trois ans, ne donner aucun signe d'audition, et ne proférer aucun des mots appropriés à son âge. Ils ne perdirent cependant pas courage ; et, ne négligeant rien de ce qu'une fortune aisée pouvait leur permettre, ils consultèrent tour à tour les médecins les plus célèbres de Lauzanne et de Genève. MM. Jurine, Maunoir et Butihi virent successivement le jeune Grivel, et le traitèrent pendant longtemps. On essaya, sur lui et sur l'organe dont il était privé, tout ce que l'art possède de ressources. Il fut électrisé et galvanisé, il porta des sétons et des cautères, on lui appliqua des

vésicatoires : il usa intérieurement et extérieurement de tous les remèdes possibles : rien n'opéra. Il resta complètement sourd, et ne put jamais se faire entendre que par des signes que la nature et le besoin lui indiquèrent. Les seuls mots qu'il prononçât à l'âge de neuf ans, étaient ceux communs à tous les muets, et qui résultent du concours des consonnes labiales, *mama, papa, bobo*, etc.

À cette époque, ses parents ayant renoncé à l'espérance de le voir jamais jouir du sens de l'ouïe, résolurent de lui procurer du moins tous les avantages attachés à une bonne éducation, et prirent le parti de le placer, à leurs frais, à Paris, à l'institution des sourds-muets, sous la direction de M. Sicard. Pendant six ans qu'il a resté dans cette institution, et qu'il y a reçu les leçons que l'on donne aux enfants privés comme lui de l'ouïe et de la parole, il a paru souvent et avec agrément aux séances publiques, où M. Sicard le donnait, avec raison, pour un de ses élèves le plus distingué par son intelligence. On sait assez comment il était parvenu à lui faire prononcer quelques syllabes par des moyens mécaniques, tantôt en lui pinçant le bras, tantôt en lui serrant le gosier avec le pouce. Il paraît que, dans le premier temps de son séjour à l'institution des sourds-muets, ayant été atteint d'une maladie qui nécessita les soins de M. Itard, ce médecin, jugeant favorablement de ses facultés intellectuelles, écrivit à sa mère pour lui offrir d'essayer encore de le traiter de la surdité, et, dans le cas où sa guérison serait impossible, de lui démontrer visiblement le mécanisme de la parole, en la lui faisant articuler par imitation ; ne doutant pas, disait-il, que par l'exercice, sa mémoire ne parvînt à retenir ce mécanisme, quoiqu'elle ne pût s'en représenter le résultat. Mais comme M. Itard demandait une augmentation de pension, et l'achat de certains instruments acoustiques dispendieux, et que M^{me} Grivel, restée veuve de son époux, venait d'être

Chez le même éditeur, aux Essarts-le-Roi

Dictionnaire étymologique et historique de la langue des signes française, Yves Delaporte, 2007.

Écrire les signes, Marc Renard, 2004.

Gestes des moines, regard des sourds, Aude de Saint-Loup, Yves Delaporte et Marc Renard, 1997.

Gros signes, Joël Chalude et Yves Delaporte, 2006.

Je suis sourde, mais ce n'est pas contagieux, Sandrine Allier, 2010.

Là-bas, y'a des sourds, Pat Mallet, 2003.

La lecture labiale, pédagogie et méthode, Jeanne Garric, 2011.

La tête au carreau, Antoine Tarabbo, 2006.

Le Cours Morvan, impossible n'est pas sourd, Martine et Marc Renard, 2002.

Léo, l'enfant sourd, tome 1, Yves Lapalu, 1998.

Léo, l'enfant sourd, tome 2, Yves Lapalu avec Xavier Boileau et Michel Garnier, 2002.

Léo retrouvé, Yves Lapalu, 2009.

Le retour de Velours, Éliane Le Minoux et Pat Mallet, 2007.

Les durs d'oreille dans l'histoire, Pat Mallet, 2009.

Les sourds dans la ville, surdités et accessibilité, M. Renard, 3^e éd. 2008.

Les Sourdoués, Sandrine Allier, 2000.

Meurtre à l'INJS, Romain de Cosamuet, 2013.

Sans paroles, Pat Mallet, 2012.

Sourd, cent blagues ! Petit traité d'humour sourd, tome 1, Marc Renard et Yves Lapalu.

Sourd, cent blagues ! Tome 2, Marc Renard et Yves Lapalu, 2000.

Sourd, cent blagues ! Tome 3, Marc Renard et Michel Garnier, 2010.

Tant qu'il y aura des sourds, Pat Mallet, 2005.

Édition numérique :

Fragments d'identité, Joël Chalude, 2014.

Gédéon, non-sens et p'tits canards, Yves Lapalu, 2012.

L'esprit des sourds, Yves Bernard, édition numérique, 2014.

Le Surdilège, cent sourdes citations, Marc Renard et Pat Mallet, 2014.

Aux origines de la langue des signes française : Brouland, Pélissier, Lambert, les premiers illustreurs (1855-1865), Marc Renard, 2013.

Domaine public

Cette collection propose des rééditions de textes célèbres dans une version modernisée plus facile à lire que les originaux.

Nous espérons l'enrichir progressivement.

Ces œuvres sont tombées dans le domaine public. Elles sont libres de droits. C'est pourquoi l'utilisation des fichiers est libre de droits numériques.

Seule l'utilisation commerciale de ces versions est interdite.

Pour chaque livre nous proposons un extrait en téléchargement direct et la version intégrale (en téléchargement après validation de votre adresse courriel pour l'envoi des fichiers).

Visitez notre site :

www.2-as.org/editions-du-fox